



HAL
open science

Territoire et hybridation, quelques réflexions

Paul Claval

► **To cite this version:**

Paul Claval. Territoire et hybridation, quelques réflexions. Gwiazdzinski Luc. L'hybridation des mondes. Territoires et organisations à l'épreuve de l'hybridation., Elya Editions, pp.239-247, 2016, l'innovation autrement, 9791091336079. hal-01774715

HAL Id: hal-01774715

<https://hal.science/hal-01774715>

Submitted on 23 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TERRITOIRE ET HYBRIDATION, QUELQUES RÉFLEXIONS

Je voudrais réfléchir ici sur quelques-unes des notions, problèmes et évolutions qui motivent les réflexions sur l'hybridation. J'évoquerai cinq pistes :

- Les notions de *territoire*, *territorialisation*, *territorialité*, qui sont au centre des préoccupations du laboratoire dont nous sommes les hôtes ;
- Les mutations techniques, *révolution des transports rapides, des télécommunications et de la numérisation* qui bouleversent le monde contemporain, favorisent, entre autres, la *globalisation*, et conduisent à structurer le territoire d'une autre manière ;
- Les transformations que connaît l'*épistémologie* : souci de la *complexité, déconstruction, postmodernité* ;
- Les notions d'*hybride*, d'*hybridation*, d'*hybridité*, auxquelles les chercheurs ont de plus en plus recours ;
- L'utilisation de ces notions dans la recherche territoriale.

Territoire, territorialité, territorialisation

La fortune des termes de territoire, territorialité ou territorialisation est récente. Jusqu'au début des années 1970, les géographes parlaient de régions pour désigner les entités qu'ils découvraient et décrivaient à la surface de la terre : ils étaient plus sensibles à la *différenciation* de la surface terrestre qu'à l'*organisation de l'espace*. La géographie politique était la seule à recourir au terme de territoire : elle s'attachait à l'Etat – à l'Etat-nation dans le cas de l'Europe occidentale – et à l'espace sur lequel s'exerçait sa souveraineté : le territoire national. La première étude précise consacrée au territoire politique est cependant tardive : *The Significance of Territory*, que Jean Gottmann publie en 1972.

L'hybridation des mondes

C'est de l'éthologie animale que provient l'usage du mot territoire dans les sciences humaines : la notoriété des recherches de Konrad Lorenz ou de Tinberghen s'élargit brusquement au début des années 1960. Le contrôle du territoire joue un rôle essentiel dans la vie et dans les mécanismes de reproduction de certaines espèces : en excluant les autres mâles de son territoire, l'individu se réserve l'accès à une ou plusieurs femelles, et dispose d'un espace suffisant pour vivre. Le territoire d'un animal n'est pas un espace naturel : c'est une étendue dont la domination est construite par l'individu ou par le groupe.

Les géographes constatent au début des années 1970 que la notion de région ne correspond qu'à une partie des faits de différenciation et d'organisation de l'espace qu'ils essaient de comprendre : elle convient pour des ensembles qui apparaissent au chercheur comme donnés par la nature ou façonnés par des forces politiques qui n'ont rien à voir avec la géographie. On sait depuis Giraud-Soulavie, à la fin du XVIIIe siècle, qu'il existe une autre logique des groupements spatiaux, celle qui naît de l'expérience de chacun – cette réalité que la langue commune nomme : *pays*. Mais la réflexion sur cette catégorie a été bloquée, en France où elle s'était surtout développée, par l'ouvrage que publie en 1908 Lucien Gallois : *Régions naturelles et noms de pays*. Elle ressurgit plusieurs décennies plus tard, mais sous une autre forme, et avec d'autres mots.

Pour prendre en compte les divisions spatiales élaborées par les hommes, et dont ils ont une conscience claire, les géographes se mettent à l'école des éthologistes. Ils commencent à parler de territoire – mais dans un contexte qui leur est propre. Ce n'est pas le territoire individuel qui les intéresse, mais celui qui naît de l'activité d'un groupe, exprime une prise de possession collective et traduit le jeu d'un pouvoir ou d'une souveraineté. Dans le même temps, le territoire est vécu comme une unité signifiante. Il sert de fondement, au moins en partie, aux sentiments d'*iden-*

tité, autre notion longtemps ignorée par les sciences sociales, et dont l'étude se généralise alors.

Si le territoire est une construction sociale et est vécu comme telle, l'espace donne lieu à des processus de *territorialisation*, qui affectent à la fois l'étendue et ceux qui y résident.

La *territorialité* constitue le versant subjectif de ces processus – l'ensemble des attitudes et des comportements qui reflètent l'appartenance à un territoire, et la conscience d'appartenance qui s'en dégage.

Ainsi conçu, le territoire est perçu comme un ensemble structuré par *une même autorité* ou comme une *entité homogène* du point de vue de ceux qui y résident. Il sert de fondement au moins partiel aux sentiments d'*identité*. Dans certaines sociétés premières, les gens sont incapables de se penser sans référence au territoire que les ancêtres fondateurs ont délimité et sacralisé : ce sont les sociétés « géographiques » dont parlent Joël Bonnemaison et Jean-Pierre Raison.

C'est sur ces bases que l'utilisation des termes liés au territoire se généralise en géographie à partir des années 1970.

D'autres réflexions sur la différenciation et l'organisation de l'espace

Pour parler de la *différenciation* ou de l'*organisation de l'espace*, d'autres termes sont utilisés, qui font également l'objet d'une réflexion originale depuis une quarantaine d'années.

On parle beaucoup du *lieu* depuis que Vidal de la Blache a défini la géographie comme une « science des lieux, et non des hommes », mais sans approfondir cette notion. La situation change aux alentours de 1970 : dans les pays anglophones, la rupture avec la Nouvelle Géographie des années 1960 résulte d'une nouvelle interrogation sur *the sense of place*, la signification du lieu. Hannah Arendt résume bien ce qui est au cœur de cette quête : le lieu est intéressant parce que c'est ce que les hommes ont en commun

L'hybridation des mondes

– ce qui leur permet de concevoir le monde : la proximité des acteurs les conduit à développer une conscience partagée.

Cette réflexion rencontre celle qui se développe alors sur *l'espace public*. Celui-ci retient l'attention de l'anthropologie (Augé), de la politique (Habermas), des analyses sociétales (Lussault), de la recherche sur les espaces vécus et conçus (Lefebvre), ou les espaces existentiels (Merleau-Ponty). L'espace public est indispensable à l'émergence de la civilité, de l'urbanité et de la politesse ; il est également essentiel à l'exercice de la citoyenneté (formation d'une conscience politique, et mise en œuvre de celle-ci).

La réflexion sur l'espace public met en évidence le rôle de lieux par nature hétérogènes, mais qui sont nécessaires à la construction d'un sentiment ou d'une volonté commune. Elle renforce donc l'approche de Hannah Arendt et souligne la présence, au sein du territoire, de points ou d'aires singuliers, en ce sens qu'ils sont différents du reste, mais sont indispensables à leur fonctionnement.

La réflexion sur l'espace public progresse : on mesure mieux son rôle, et l'érosion que ses formes matérielles subissent du fait du progrès des communications à distance.

Le territoire face aux mutations techniques contemporaines et à la globalisation

De la notion de région, qu'il remplace, le territoire garde certains attributs : il s'agit d'une aire qui possède une certaine homogénéité et une certaine unité, ce qui permet de la délimiter. Ceux qui l'étudient inscrivent leurs analyses à une certaine échelle, et prêtent moins d'attention à ce qui se passe à l'échelon local, ou à l'influence des forces nationales ou globales.

L'évolution contemporaine rend de plus en plus contestables ces hypothèses. Les transports rapides et les télécommunications réduisent l'obstacle de la distance, ou l'abolissent, ce qui conduit à parler d'*espaces virtuels*. Cette évolution renforce les *relations* entre

voisins et les *chevauchements* entre espaces et acteurs *d'échelles* différentes : le local interfère avec le territorial et le national. Il s'affranchit des échelons hiérarchiques par lesquels il devait transiter pour accéder au lointain : on parle de *glocalisation*.

Les liens entre l'échelle du territoire et les échelles inférieures ou supérieures se multiplient. Plus encore : les acteurs cessent d'être liés à un cadre territorial unique : ils sont à cheval sur plusieurs, ou exercent leur influence à distance.

Le cadre de l'analyse territoriale doit être revu pour tenir compte d'évolutions qui privent le territoire d'une bonne partie de sa consistance. Il cesse d'apparaître à l'analyste comme un espace homogène, car il est structuré en réseaux.

Ceux-ci inscrivent leurs arêtes et leurs pôles à plusieurs échelles ; leurs écheveaux sont souvent indifférents aux limites des territoires. Plusieurs réseaux se superposent et s'imbriquent souvent.

D'autres façons d'appréhender le monde, d'autres épistémologies

Le contexte épistémologique a profondément changé depuis 1970. Le néo-positivisme logique est passé de mode. La mutation va bien au-delà : ce sont les catégories sur lesquelles reposait la pensée occidentale qui sont remises en cause. C'est à cela que servent les techniques de la déconstruction : elles visent à fissurer toute logique universelle.

On considérait le monde comme fait d'essences fixes, d'objets délimitables et stables ; il était régi par une logique de l'identité et de la non-contradiction. La science fournissait des grands récits qui rendaient compte de la réalité.

Ces certitudes ont disparu.

On quitte un univers du simple, de l'homogène, du permanent pour des sciences du complexe, de l'hétérogène, du fluide.

L'immense succès de la métaphore de l'hybride vient de là.

Hybride, hybridation, hybridité : de la métaphore aux concepts

1- À l'origine, il y a la biologie. Dans la reproduction sexuée, l'individu naît de la fusion du patrimoine génétique du père et de la mère. L'organisme résulte donc d'un processus de fusion (la moitié des gènes du nouvel organisme vient du père, la moitié de la mère) et d'élimination. Il y a mélange. Mais tant que le père et la mère présentent les mêmes caractères apparents, on ne met pas systématiquement celui-ci en avant. La perspective change lorsque le père et la mère ne possèdent pas les mêmes caractères apparents et qu'ils appartiennent à des variétés différentes. On dit qu'il y a hybridation lorsqu'intervient « un croisement fécond entre des sujets différents au moins par la variété ». L'hybride naît d'un processus qui crée un être nouveau à partir de deux êtres différents, et lui donne des caractères qui sont issus de l'un ou de l'autre, mais prennent souvent des formes différentes.

L'hybridation, processus biologique qui conduit à la naissance d'hybrides, sert de métaphore aux autres sciences, aux sciences sociales en particulier. Le terme sert à souligner l'existence de sujets, d'individus, d'entités, d'objets qui sont faits d'un mélange, ne présentent aucune homogénéité et doivent leur originalité au mélange dont ils sont faits, et aux changements qui en résultent.

2- L'idée d'hybridation s'est élargie en biologie. Cela est lié à ce que l'on sait désormais des transferts de gènes. Sur l'ADN des cellules peuvent venir se fixer des gènes nouveaux. Ceux-ci sont souvent constitués par des virus, qui se trouvent ainsi incorporés à l'organisme en marge de la reproduction sexuée – celle-ci assurant la perpétuation de la mutation transgénique qui vient de se produire.

Les organismes cessent d'apparaître comme des ensembles dont la croissance et la régulation sont assurée par la double spirale

d'un ADN qui ne connaît comme modifications que celles liées à un choc mécanique ou à des radiations, selon le mécanisme bien connu des mutations géniques. L'irruption de gènes nouveaux fait apparaître l'organisme sous un jour nouveau : l'ADN des mammifères n'a-t-il pas pris les traits qui le caractérisent par adjonction de gènes d'origine virale, auxquels on doit, par exemple, la formation du placenta ? Cela introduit une nouvelle dimension dans l'analyse du monde vivant : les organismes ont des caractères qui viennent de l'inclusion d'éléments venant de l'extérieur, hors reproduction sexuée.

Si le modèle biologique s'élargit, son usage métaphorique par les sciences sociales ne peut qu'en faire autant.

3- Le succès de la notion d'hybridité provient, dans les sciences sociales, de l'interprétation qu'il offre de la complexité : celle-ci résulterait de mélanges, de fusions, de restructurations. Qu'en est-il pour les recherches qui tournent autour du territoire ?

Hybridation et territoire

Les territoires sont des réalités plus complexes qu'on ne l'imaginait il y a une quarantaine d'années : ils ne correspondent pas nécessairement à des ensembles homogènes par leurs milieux, par leurs équipements, par leur population. Ce sont des réalités socialement construites à partir d'environnements qui sont eux-mêmes évolutifs ; elles sont bâties par une multiplicité d'acteurs, dont tous n'agissent pas avec les mêmes motivations ; ils ne s'inscrivent pas à la même échelle – c'est d'autant plus vrai que sur le même espace, le jeu des interactions entre local, régional et national ou global devient plus enchevêtré et moins hiérarchisé. La complexité vient du territoire lui-même, des objets et des hommes qui le peuplent, et de ceux qui ont vocation à le construire, à le faire vivre, à le réguler, à le gouverner. Tous ceux qui le vivent ne le perçoivent pas et ne le conçoivent pas de la

L'hybridation des mondes

même manière. Les projets qu'ils forment pour lui sont dissemblables.

Les territoires sont donc des hybrides de bien des façons : ils le sont d'abord parce qu'ils sont faits d'espaces qui se compènètrent, se superposent et s'enchevêtrent ; ils le sont ensuite par les objets qui y sont présents, et par les populations qui les habitent. À une époque où les communications sont plus faciles, les nouveaux venus maintiennent des relations plus suivies avec leurs lieux d'origine et avec la culture qui les a façonnés. Ils hésitent à se fondre totalement dans la population locale ; ils ne renoncent pas à leur identité originelle, mais sont amenés à la combiner avec de nouvelles identités : les jeunes beurs se disent volontiers algériens, tunisiens ou marocains, et se sentent montpelliérains, lyonnais ou roubaisiens, même s'ils ne se sentent pas français.

L'analyse des territoires mobilise le thème de l'hybridation de bien des façons : hybridation matérielle des territoires, hybridation des aménagements, des usagers, des groupes, des sensibilités, des conceptions, des identités, des comportements, des usages, des projets, des acteurs : cela permet d'insister sur la complexité de l'objet territorial, et de souligner les transformations qui l'ont affecté depuis une génération : une dialectique plus forte des échelles, la multiplication des réseaux, leur aplatissage (les hiérarchies qui leur permettent de fonctionner sont moins fortes que dans le passé), l'apparition de nouvelles nodalités, la superposition et l'enchevêtrement des faisceaux de relations.

La notion est parlante. Qu'apporte-t-elle ? Pour qu'elle soit pleinement féconde, il faut en coupler l'emploi avec l'analyse des processus économiques, sociaux et culturels qui redessinent le monde actuel : il faut garder à l'esprit toutes les retombées des révolutions des transports rapides, des télécommunications et de la numérisation : l'érosion des souverainetés nationales ; le rôle accru de l'Etat local, de l'Etat régional, des instances supranationales ou globales ; la mobilité nouvelle des entreprises, et les

facilités de communication qui les poussent à s'alléger, à accorder plus d'attention aux problèmes logistiques et plus de poids à l'innovation ; de nouvelles manières de vivre la citoyenneté, avec une attention très forte aux problèmes locaux (*not in my backyard!*), mais une conscience plus aigüe des processus sensibles à petite échelle, l'effet de serre et les déséquilibres globaux de la planète qu'il entraîne ; une nouvelle manière de vivre la démocratie, en déléguant moins, en participant davantage.

C'est peut-être pour comprendre les problèmes de l'action territoriale que la notion d'hybridité est la plus utile : les acteurs sont plus divers que par le passé ; ils s'articulent à des échelles différentes (le local, le territorial, le national, le global), et sont soucieux de temporalités diverses (il faut penser à aujourd'hui, aux développements proches, mais assurer aussi une croissance soutenable).